POUR UNE ÉDITION DU SATIRICON

II[e] série[1]

PAR

EUGEN DOBROIU

35,3 sqq. super arietem cicer arietinum, etc.

En transcrivant le texte du chapitre qui comprend la description du plat à zodiaque, les éditeurs évitent les formes vulgaires du manuscrit *H*, en discordance avec la langue soignée de la narration de l'intellectuel Encolpe. A l'appui de ce point de vue vient le fait que dans le manuscrit de Leyde de Joseph Scaliger, comme d'ailleurs dans les autres manuscrits apparentés[2], on ne rencontre pas de formes vulgaires aux endroits en question. Ce qui ne nous dispense pas de certaines précautions à prendre, d'autant plus que souvent, dans les manuscrits susmentionnés, on a fait des modifications en vue de les adapter à la norme littéraire. Puisque leur intervention est motivée, les éditeurs ne rappellent plus dans l'appareil critique les formes vulgaires du manuscrit *H*. Parmi les éditeurs modernes Ernout est le seul à enregistrer les formes aberrantes de ce manuscrit.

Les vulgarismes dont nous parlons ont surpris les latinistes dès la rédaction du manuscrit *H*, ce qui résulte de l'attention particulière qu'on a accordée à ce passage lors de sa révision, quand, pour les confirmer et les préserver des confusions possibles, on a répété en marge du texte les mots : *cicer*, *sciribillita* (sic), *oclopetam*. D'ailleurs, la transcription démontre qu'on n'avait pas compris certains mots : *acrienes* (considéré adjectif qualificatif) = *ac rienes*, *sciribillita* = *sciribilita* (<*scriblita*).

---

[1] La première série dans Studii Clasice, X, 1968, pp. 159—170. Tout comme alors, on a eu en vue, premièrement, les éditions de Franz Bücheler-Wilhelm Heraeus, Alfred Ernout, Konrad Müller.

[2] Voir sur ces manuscrits l'excellente étude de K. Müller, dans la préface de son édition, p. XIII sqq.

StCl, XI, 1969, p. 115 — 128, București

Parmi les commentateurs, le seul qui ne se doute pas ou qui ne laisse pas se douter que les formes non littéraires seraient dues aux copistes, mais à l'auteur même, est Enzo V. Marmorale. A l'adoption d'une de ces formes, *sciribilita*, il motive : „secutus sum H, ratus nullum hic esse posse discrimen inter convivas cultos incultosque" [3].

Et, pourtant, ici même Pétrone rend de manière distincte le parler des gens sans culture et celui des gens cultivés.

Les éléments de la description du zodiaque à aliments en état d'être consommés (*cibus* 39,2) peuvent être disposés sur deux colonnes : dans l'une s'inscriveraient les noms des signes du zodiaque, et dans l'autre, les noms des aliments rangés au-dessus de chaque figure (à l'exception du signe sous lequel est né Trimalcion). Les corrections des éditeurs apparaissent uniquement dans la deuxième colonne. Pourquoi n'a-t-on pas écrit, par exemple, dans la première colonne, *super aretem*, comme on a écrit dans la deuxième, donc immédiatement, *cicer aretinum*?

Nous en trouvons l'explication dans le fait que Pétrone, respectivement celui qui raconte, Encolpe, en indiquant les noms des aliments, cite les formes employées par les convives dans leurs exclamations d'étonnement en regardant non pas le zodiaque, mais les aliments. Voici un des multiples procédés utilisés par l'écrivain, pour amener le lecteur dans la réalité bizarre de ses personnages, sans nulle préparation, c'est-à-dire sans l'intervention du conteur. Pétrone ne nous dit pas que les convives poussaient des exclamations. Mais, c'est comme si nous les entendions, en lisant les mots qu'ils utilisent, des mots contraires à la norme littéraire. De même, l'écrivain n'a pas chargé son exposé en décrivant l'éloge fait à Trimalcion par ses convives, mais il s'y est pris avec aisance : *Laudationem ferculum est insecutum* (35,1). La leçon d'astrologie de Trimalcion n'a pas lieu lorsqu'on apporte le zodiaque — elle aurait ennuyé, malgré ses détails amusants —, mais après que celui-ci a été presque oublié.

Encolpe, dans sa relation, cite souvent, avec ironie ou sympathie, quelque mot isolé que le personnage ou le groupe dont il est question emploie selon leur degré de culture. Prenons-en quelques exemples. Dans un ordre qu'il donne — et qui reste sous-entendu —, Trimalcion emploie le mot *superlecticarius* (34,3). C'est certainement la forme qui existait dans le manuscrit de base. Ne connaissant pas le vocable et en en faisant une fausse analyse, le copiste a renoncé à l'élément *super-*, inutile d'après lui, puisqu'il n'était pas suivi d'un substantif en ablatif ou en accusatif [4]. Si la forme avait été celle correcte, *supellecticarius* (proposée par Dousa), le copiste n'aurait pas renoncé à une partie du mot. Dans le parler popu-

[3] E. V. Marmorale, *Petronii Arbitri Cena Trimalchionis*, II[e] éd., Florence, 1962 (réimpr.), p. 25 sq.

[4] Un autre exemple de fausse analyse et de renoncement à l'élément considéré comme inutile est fourni par un autre mot technique inconnu, *essedarium* (36, 6), qui se rencontre tronqué (*darium, Darium*) dans tous les manuscrits, à l'exception du *H*, où il est analysé *esse darium*.

laire il existait *superlex* (voir l'Appendix Probi) [5]. De même, un autre mot, *camara*, avait l'aspect caractéristique dans le parler des collègues de Trimalcion (40,1). Quant à *sciniphes* (98,1), on sous-entend qu'il apparaît dans la relation de Giton. Les mots du type de ceux déjà mentionnés, c'est-à-dire reconnus comme étant cités par le narrateur Encolpe, devraient être mis entre guillemets.

Dans ce qui suit nous allons examiner quelques leçons du manuscrit *H*, en utilisant la photocopie de Gaselee [6]. Nous considérons normal que les noms des signes du zodiaques soient écrits à initiale majuscule.

super Arietem 'cicer aretinum'

Comme nous avons déjà fait observer, quoique à proximité, *aretinum* n'est pas corrigé d'après *arietem*. Que son étymologie soit juste ou non — le suffixe *-ĭno-* n'indique jamais la ressemblance —, la liaison entre les deux vocables s'était accomplie depuis longtemps (voir aussi le grec κριός), de manière qu'on pût accepter aussi l'explication *cicer* [. . .] *arietino capiti simile* (Pline, *Nat. hist.* 18, 124). Dans la forme *aretinum* du manuscrit *H* on constate la disparition de l'*i* en hiatus en syllabe prétonique.

L'adoption de la leçon du manuscrit *H* est possible dans les conditions où elle correspond aux réalités phonétiques de l'époque de Pétrone, la première moitié du siècle Ier. Des formes du type *quesce* = *quiesce quetus* = *quietus* sont attestées dans les inscriptions appartenant à cette époque [7]. Des formes du type *parétes* = *paríetes* apparaissent dans des documents datables pour la moitié du siècle II [8].

Les personnages de Pétrone, dans les chapitres que nous avons maintenant en vue, emploient aussi, à côté de *aretinum*, *aries* (39,5), *arietem* (35,3), *arietes* (38,2), *arietilli* (39,5), *parietes* (39,7), *mulieres* (39,10), *quiescant* (39,4). Les deux prononciations peuvent coexister. Pétrone saisit et note l'évolution de la prononciation des mots du type que nous avons mentionné. Les phases de cette évolution étant très rapprochées, la graphie ne sera pas capable d'en rendre les diverses nuances. Nous considérons que le rôle principal dans cette évolution est joué par l'anticipation de l'articulation de la voyelle qui suit l'*i*. Sans entrer dans les détails, nous indiquons grosso modo la série des étapes saisissables : *ari-etínus*, * *ari̯e-etínus*, * *ari̯e-tínus*, * *ar'e-tínus*, *are-tínus*.

---

[5] W. Heraeus présuma la cause de la faute, mais il ne corrigea pas le texte ; voir *Die Sprache des Petronius und die Glossen*, réimpr. corr. et augm., dans *Kleine Schriften*, Heidelberg, 1937, p. 96.

[6] St. Gaselee, *A collotype reproduction of that portion of Cod. Paris. 7989 commonly called the Codex Traguriensis which contains the Cena Trimalchionis of Petronius*. . ., Cambridge, 1915.

[7] V. Väänänen, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, IIe éd., Berlin, 1959, p. 40.

[8] Parfois on cite deux inscriptions de Rome (CIL, VI, 3714 et 31007) ; en réalité, c'est une seule inscription.

super Taurum 'bubulae frustrum'

Les éditeurs donnent la forme *frustum*, des autres manuscrits. Marmorale adopte la leçon du manuscrit *H*, portant à l'appui le passage respectif de l'Appendix Probi. Les personnages de Pétrone emploient justement la forme vulgaire, combattue dans les écoles, *frustrum*[9].

super Leonem 'ficum Africanum'

Tous les éditeurs donnent la leçon *ficum Africanam*, sans mentionner l'existence d'une autre. Dans un endroit réservé aux vulgarismes, on s'attendrait à trouver une forme analogique; en l'espèce, le nom de la figue devrait être du genre neutre, comme tout fruit. Dans la littérature latine, le *Thesaurus linguae Latinae* trouve un seul exemple de forme neutre, rencontrée chez le médecin du Ve siècle Caelius Aurelianus[10]. Dans un fragment d'Afranius, auteur dont on attendrait une forme populaire, on trouve *ficum* à côté d'autres noms de fruits en accusatif, mais sans adjectif déterminatif (*Com.* v. 300 Ribb.). Les différentes sortes de figues de Syrie s'appellent, comme on l'apprend de Pline, *caricae* (féminin) et *cottana* (neutre).

En examinant le phototype de Gaselee, nous constatons que le manuscrit de Traù a *ficum africanum*. La lettre *u* ne peut pas être confondue avec *a*; elle ne peut, non plus, être le résultat d'une corruption de cette lettre par l'effacement de l'encre. En ce qui concerne le sens, c'est celui de « figues d'Afrique », et non pas « une figue d'Afrique »; nous avons à faire à un singulier collectif, tout comme dans *cicer aretinum*, où, de même, il s'agit de petits fruits rangés en tas.

super Libram stateram in cuius altera parte 'sciribilita' erat, in altera 'placenta'

Se trouvant dans la partie réservée aux vulgarismes, *sciribilita* (avec deux *i* anaptyctiques) = *scriblita* n'a plus besoin d'appui. La même forme apparaît aussi dans le langage de Habinnas (66,3). Elle a été soutenue par W. Heraeus[11] (mais qui ne l'a pas introduite dans le texte), par A. Marbach et par P. Perrochat[12]. Dans le texte c'est E. V. Marmorale qui l'a introduite (voir plus haut).

super Scorpionem pisciculum marinum

C'est un passage dont l'amendement a été proposé de plusieurs manières[13]. Tout comme jusqu'ici, on s'attendrait à un terme prononcé

[9] Voir aussi A. Stephenelli, *Die Volkssprache im Werk des Petron*, Vienne et Stuttgart, 1962, p. 54.

[10] *Thes. L. Lat.*, vol. VI, 1, col. 653, 1. 55 sqq. (Vollmer).

[11] W. Heraeus, *op. laud.*, p. 59. 147.

[12] P. Perrochat, *Pétrone. Le festin de Trimalcion*. Comment. exég. et crit., IIIe éd., Paris, 1962, p. 53.

[13] Voir C. G. Antonius, *Petronii Arbitri Satyricon*, ex recensione Petri Burmanni passim refîcta ..., Leipzig, 1781, p. 90.

par les convives dans leur étonnement. *Pisciculum marinum* ne remplit pas une telle condition. Le premier commentateur de la Cena Trimalchionis, J. Scheffer, pensait à une haplographie et, donc, il proposait la restitution : *super scorpionem, scorpionem pisciculum marinum*. C. G. Anton, en partant du contexte, considérait que *pisciculum marinum* suffisait pour désigner le nom de *scorpio*. E. V. Marmorale penche vers la solution de Scheffer, gardant dans le texte la leçon du manuscrit *H* [14].

Nous considérons que Scheffer avait raison lorsqu'il pensait qu'à la transcription on avait évité de répéter le mot *scorpionem*. Comme aliment, il aurait pu être *scorpio marinus*, une sorte de poisson, distingué de l'animal terrestre, d'après lequel il avait été nommé, par l'adjectif. Un peu plus bas, on a, de même, *locusta marina*. Pour *duos mullos* il n'est plus nécessaire de préciser de la même manière, car ils sont rangés *super Pisces*. *Pisciculum* a l'air d'une annotation insérée dans le texte, qui a reçu la forme d'accusatif pour s'accorder. Nous proposons, par conséquent, le rétablissement du texte comme il suit : *super Scorpionem 'scorpionem marinum'*.

35,6 **Circumferebat Aegyptius puer clibano argenteo panem** ‹lacuna›

Bücheler suppose ici une lacune. Son avis a été adopté aussi par les autres éditeurs modernes du Satiricon. Mais, la coïncidence parfaite entre le manuscrit *H* et les autres manuscrits, dans cet endroit même, est assez curieuse. Nous estimons qu'on n'a rien omis à la transcription.

On présente aux convives le plat à zodiaque. Pour qu'ils croient avoir à manger les aliments qu'ils voient — et qu'ils apprécient comme *uiles cibi* (36,7) par rapport aux hors-d'œuvre exquis dont ils avaient été déjà servis —, un esclave leur apporte du pain chaud. Lorsque, indisposés, ils se préparent à manger pour répondre à l'invitation de l'hôte, le couvercle portant le zodiaque est donné de côté et, à leur étonnement, les mets destinés au festin apparaissent. Pour le coup de théâtre on avait prévu aussi les applaudissements des esclaves présents (36,4), et la réussite de cette surprise réjouit Trimalcion (36,5).

41,2 **Postquam itaque omnis bacalusias consumpsi,** etc.

C'est dans ce seul paragraphe du Satiricon qu'on trouve le mot *bacalusia*. Le contexte permet de deviner vaguement le domaine dont il fait partie, mais son sens ne peut être précisé qu'à l'aide de l'étymologie. On en a proposé plusieurs étymons, mais aussi des leçons différentes de celle du manuscrit *H* [15].

---

[14] E. V. Marmorale, *op. laud.*, p. 26, app. crit.

[15] C. G. Antonius, *op. laud.*, p. 110, n. ; L. Friedlaender, *Petronii Cena Trimalchionis*, IIe éd., Leipzig, 1906, p. 110. 247 ; E. V. Marmorale, *op. laud.*, p. 45, n. ; A. Walde-J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. IIIe éd., vol. I, Heidelberg, 1938, s. u. *bacalusiae*, dont le sens approximatif serait « des idées sottes (dumme Einfälle) ».

Partant de l'aspect de la première partie du mot, la plupart des commentateurs considèrent qu'à sa base se trouve le gr. βάκηλος[16] « eunuque, homme efféminé, sot », ce dernier sens étant extrait de celui du mot latin *baceolus*, que beaucoup considèrent comme un dérivé, à l'aide d'un autre suffixe[17], du même mot. Sur βάκηλος, Scheffer a conjecturé un *bacelogiae* « rationes et cogitationes ineptae ». Heinse en apporte une modification : *baceologiae*, la liaison se faisant cette fois-ci avec le dérivé latin. Bücheler, dans sa première édition, avait pensé toujours à βάκηλος au sens de *baceolus* « stultus » (tout comme l'employait Auguste, selon les informations de Suétone, *Aug.* 87) et à *ludere*, qui aurait influencé la deuxième partie du mot (le sens duquel était « Flausen »). L'idée de la contamination avec *ludere* sera adoptée plus tard par E. Thomas et, puis, par A. Marbach. Déjà P. Burmann avait cherché un étymon qui correspondât intégralement au mot du texte, et il a trouvé le gr. βαυκαλήσεις > lat. *baucaleses* « nutricum cantilenae ». Au même substantif s'arrête aussi, dans ses éditions suivantes, Bücheler, en proposant diverses variantes : *baucalesis* (III[e] éd.), βαυκαλήσεις (IV[e] éd.). Ernout, dans son édition, aboutit à la même conclusion : "*bacalusias* = βαυκαλήσεις ut uidetur ; de forma sensuque huius uerbi non tamen constat"[18]. A. Marbach, acceptant l'étymologie, explique la modification de l'aspect phonique du mot dans le parler populaire, par le rapprochement de *baca* et *ludere*.

De même, en respectant la leçon du manuscrit de Traù, E. Thomas propose l'étymologie *blaco-lusiae* « törrichte Spielereien » < βλάξ « sot » + *ludere* « jouer ». Sans montrer les arguments de ses propositions, K. E. Georges, dans son fameux dictionnaire latin-allemand, indique que *bacalusiae* pourrait être une sorte de sucreries ; *postquam omnes* (sic) *bacalusias consumpsi* signifierait « après avoir cassé toutes les noix = après m'être vainement épuisé dans toutes les conjectures possibles ».

Même parmi les premiers commentateurs il y eut qui ont modifié le texte conformément aux exigences d'autres étymologies : *bucolesias* de βουκολεῖν « decipere » — Reinesius, Anton, Héguin de Guerle, *babazusias* de βαβάζειν « garrire » — Reiske, *battologias* < βαττολογία « radotage » — Hadrianides, *babaecalias* (cf. *babaecali* 37,10) — A. Kluyver.

Une leçon très éloignée de celle du manuscrit a été proposée par K. Ohlert : *ab acia causas*.

Dès le début, on a observé que, ayant le même sens de «chant pour endormir les enfants », βαυκάλησις a pu évoluer sémantiquement comme *nenia*, en « futilité » ou quelque chose de semblable.

---

[16] Cf. aussi W. Heraeus, *op. laud.*, p. 73, s. u. *barbo*.

[17] A. Walde-J. B. Hofmann, *op. laud.*, s. u. *baceolus*. L'it. *baccello*, glossé par W. Meyer-Lübke « Dummkopf » (*Romanisches etymologisches Wörterbuch*, III[e] éd., Heidelberg, 1935, s. u. * *baccellu*), semble en être le seul continuateur roman (toujours avec remplacement de suffixe). Son homophone au sens « Schote » devrait être traité séparément.

[18] Cependant, dans *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, 1954, p. 82, il le classe dans la liste des mots grecs du Satiricon, mais il n'en indique pas l'étymologie.

Mais, les suffixes ne coïncident pas et, de plus, il y a certaines non-concordances phoniques.

Βαυκάλησις est un substantif auquel correspond le verbe βαυκαλάω. On ne trouve pas attesté comme existant parallèlement un substantif formé avec le suffixe complexe *-sia-*. Cependant, un *βαυκαλησία est plausible. En grec, on trouve très fréquemment fonctionnant les deux types (apparentés) de substantifs verbaux, dont le contenu n'est pas toujours senti comme différent ; voir, par exemple : φάντασις—φαντασία, ὑπέρβασις—ὑπερβασία, ἀπόπληξις—ἀποπληξία.. Le fait que, souvent, l'une ou l'autre des formes n'est pas attestée est dû uniquement au hasard. C'est ainsi qu'on trouve enregistrés ὄψις ou σύνοψις (avec son correspondant σύνοπτος), mais non pas aussi *ὀψία ou *συνοψία ; on trouve, en échange, αὐτοψία (avec son correspondant αὔτοπτος), mais non pas *αὔτοψις

L'existence de la voyelle *ū* (dont la quantité est rétablie analogiquement) dans le mot latin constitue une difficulté. Sa correspondance avec le grec ῃ ne peut être nullement expliquée. C'est paléographiquement que la forme latine peut être justifiée. Elle ne reflète pas l'archétype. Dans l'écriture majuscule cursive romaine, un II (= E) pouvait se confondre avec V. C'est comme ça qu'il s'est passé dans le manuscrit *H*, par exemple, dans le cas du mot *ampliteatur* (45,6), qui a été corrigé, d'après une bonne intuition, par Bücheler en *amphitheater* (étant donné qu'il avait été écrit AMPHITIIATIIR). Donc, le mot qui nous intéresse peut être rétabli *bacalesias*. Quant à la modification *au-a* en *a-a*, elle est facilement explicable par l'assimilation : *baucalesia* > *bacalesia*.

Le texte présente encore une forme relativement aberrante : *omnis*. Bien qu'elle apparaisse dans la narration de l'intellectuel Encolpe, elle se trouve isolée. On pourrait l'expliquer par une faute d'interprétation de la graphie ou même de l'écriture (majuscule cursive). Le mot avait une série de lettres formées, du moins dans sa partie principale, de hastes verticales : M, N, II(=E), S. Pour entrer dans les intentions de l'écrivain, telles qu'elles nous sont connues du texte, nous proposons de rétablir la forme *omnes*.

41,10 **Dama itaque primus, cum pataracina poposcisset, etc.**

Dès les premiers commentaires du texte du manuscrit de Traù contenant le festin de Trimalcion, les savants ont exprimé leur doute quant au mot non rencontré jusque là : *pataracina*, et ils ont proposé diverses conjectures[19].

Les plus nombreuses, mais pas les plus anciennes sont celles qui utilisent des expressions dans lesquelles est inclus le mot *patera*, à l'ab-

[19] Pour les commentaires plus anciens, voir C. G. Antonius, *op. laud.*, p. 112. Quelques conjectures sont reproduites aussi par I. Segebade-E. Lommatzsch, *Lexicon Petronianum*, Leipzig, 1898, s. u. *pataracina*.

latif instrumental ou à l'accusatif objectif. A la solution *patera acina*, très proche de la leçon du manuscrit, s'arrêtent Johannes Scheffer, Michael Hadrianides et Conrad Gottlob Anton. Ce dernier veut rendre le texte clair, en expliquant : "*cum patera*, scil. *sublata*, *poposcisset a puero*, *vas circumferente*, *acina*, quae vel in pateram volebat exprimere, vel ex patera comedere". Dans sa variante, François Nodot a, pour complément d'objet direct de *poposcisset*, *pateram acinam*. Quant à l'acception de *acina* (pluriel) les commentateurs sont prudents, étant donné que, sans aucun élément de définition, *acinum* peut signifier toute sorte de baie. C. Héguin de Guerle, tenant compte du fait que l'action de la Cena se passe en hiver, traduit „des raisins", comprenant par cela des „raisins conservés, ou venus en serre chaude" [20]. A l'attention de Pierre Burmann n'a pas échappé ni un éventuel rapport avec *acinaticium* (vinum) « vin de raisins séchés ».

Certains commentateurs trouvent plus plausible une forme de *uinum* comme déterminant. C'est dans ce même sens que Nicolaus Heinse pensait à *patera capaci vina*, Conrad Gottlob Anton penchait vers l'expression *patera uina* — bien que, dans le texte, il emploie celle que nous avons déjà mentionnée plus haut —, et Friedrich Jacobs [21] jugeait plus propre la leçon *pateram uini*. Des deux solutions entre lesquelles oscillait J. J. Reiske, l'une contient le mot *patera* : *pateram caldae*.

Dans une correspondance phonique plus stricte avec la tradition manuscrite se trouve la conjecture de Pierre Burmann : „*Pater*, *acina* !". Il s'imagine que le convive Dama s'est adressé au jeune esclave qui jouait le rôle de Dionysos et au compte duquel Trimalcion avait formé les jeux de mots '*Dionyse! Liber esto!*' et '*non negabitis me habere Liberum Patrem*' (41,7 sq.). Dans ce cas, *acina* dont il lui demande ne peut signifier que « des raisins » — l'esclave les portait dans un petit panier, vd. 41,6 : *calathisco uuas circumtulit*. Partant de la leçon de Burmann, Héguin de Guerle fait une modification, transformant les deux mots en discussion en compléments en accusatif du verbe : *cum Patrem acina poposcisset*.

Une solution qui comporte en même temps une explication paléographique est due à Reiske. Selon lui, à l'origine il aurait existé dans le texte une inscription à caractère grecs comprenant un ordre adressé à un esclave : παῖ, ἀράκης ἄπο, équivalent à « puer, tolle camellam vinariam ἄπο », « Weg mit der Weinkanne ! ». Le vocable ἀράκης (qui est, ici, un nominativus pendens), l'on corrigerait aujourd'hui en ἀράκη (chez Hesychios est un accusatif ἀράκην).

Nous rappellons encore quelques leçons, mais qui, à la différence de celles mentionnées jusqu'à présent, ne s'éloignent pas beaucoup graphiquement et phoniquement du mot présent dans le manuscrit. Scheffer avait pensé, au début, à *poma duracina* « fruits à peau dure » (donc, pas à un fruit déterminé ; l'adjectif s'applique au raisin, aux cerises, aux pêches), ou bien à *poma Taracinae* (= *Tarracinae*). Quelque chose de

[20] *Le Satyricon de Pétrone*, trad. nouv. par C.H.D.G., t. I, Paris, 1834, p. 335.
[21] Ses commentaires ont été utilisés par Bücheler.

semblable a proposé aussi Thomas Reinesius : *par duracina*. Etant difficile à motiver en latin cette construction (*duracina* serait apposition auprès du nom *par* « paire »), il a proposé encore *par duracinûm* ou *duracinorum*. Tout comme Scheffer, Reinesius a renoncé à la leçon contenant *duracina* en faveur d'une autre. Jakob Gronov a proposé *amaracina* « parfum d'origan ».

Parmi les chercheurs plus anciens il n'y a que Reinesius qui, accordant crédit au manuscrit *H*, a essayé, en fin de compte, de trouver une explication au mot *pataracina*. Selon lui, sous cette forme-ci ou bien sous celle de *pataricana*, paraîtrait le terme désignant une sorte de chaussures qu'on fabriquait à *Patara*, ville bien connue de Lycie.

Nous avons reproduit plus haut les hypothèses [22] offertes par deux siècles de fervente activité philologique, considérant comme très utile de nous rappeler parfois des efforts faits par les érudits pour éclaircir les passages corrompus du Satiricon.

Il est difficile de se décider dans une si grande variété d'amendements. La scène à laquelle se rapporte notre texte peut être reconstituée de plusieurs manières, avec des détails essentiels totalement différents :

— le convive en question (Dama) dispose d'une patère, qu'il tend au moment où il formule sa demande, ou bien il ne l'a pas ;

— il s'adresse à l'esclave qui joue le rôle de Dionysos, ou bien il s'adresse aux domestiques en général ;

— il demande qu'on lui donne un objet, ou bien qu'on lui satisfasse une lubie de moment (qu'on éloigne le vase au vin qui se trouvait auprès de lui) ;

— si on admet qu'il demande un objet, alors on doit choisir entre : raisin ou d'autres fruits, vin, eau chaude, parfum, chaussures.

Le premier éditeur moderne du Satiricon, Franz Bücheler (1862), pensant aux divers passages de la littérature latine où il s'agit de boissons, de même qu'aux possibilités de corruption d'un texte durant sa multiplication, est d'avis que sous la leçon *pataracina*, qu'il garde telle quelle, se cacherait plutôt le nom d'un vase à boire de grand format (comme étaient les *anancaea*, *Allifana*, *batiacae*) qu'un nom de vin ; partant, il croit devoir interpréter que le convive en question demande qu'on lui donne à boire d'un tel vase [23].

Sans proposer aucune modification, Wilhelm Heraeus donnait en 1900 au mot *pataracina* la plus ingénieuse explication. Ce serait le résultat de la contamination de deux mots apparentés : *patacinum* (〈πάταχνον à voyelle anaptyctique en latin, donc quelque chose de comparable à *tecina* 〈 τέχνα) + *patara* (forme attestée de *patera*).

---

[22] Nous ne nous sommes plus arrêté sur d'autres éléments de la même phrase qui ont constitué le sujet de la dispute des philologues et qui, entre temps, ont été définitivement résolus : *clamat* : *Dama(s)*, *primus* : *Priamus* : *Primus*.

[23] L'opinion de Bücheler est reproduite aussi par L. Friedlaender, *op. laud.*, p. 112 et 248 (ici, de plus, la conjecture de Heraeus).

Que Dama demande à boire, cela s'ensuit de la motivation qu'il donne lui-même, à sa manière, et d'où l'on comprend qu'il avait bu pour combattre le froid ; car, une boisson chaude, comme il avait constaté dans sa récente expérience, agit plus promptement et avec plus d'efficacité qu'un bain. Selon la fonction syntaxique et selon l'aspect, *pataracina* est un pluriel. Or, la boisson, on ne la demande pas au pluriel. Qu'un homme ivre demande plusieurs vases (avec de la boisson), ce n'est pas impossible. Mais, le cas échéant, dans une relation faite à la troisième personne comme l'est notre narration, et dans la position où se trouve le substantif au pluriel, il faudrait y avoir une détermination numérale, même indéfinie (*plura* ou *aliquot*) ; autrement, on ne saurait comprendre le texte *Dama itaque primus cum pataracina poposcisset*, '*Dies — inquit — nihil est*. Etc.' [24].

En admettant l'étymologie de Heraeus, on s'imagine le vase *pataracinum* comme une coupe évasée, similaire sinon identique à la patère. Faisons abstraction du fait que, chez Trimalcion, le raffinement est manifeste aussi dans l'emploi de vases différents et adéquats. Cependant, on ne peut pas négliger le détail que la patère n'apparaît au festin que comme vase d'offrande. Le jeune esclave qui jouait le rôle de Lucrion, portant autour de la table une patère de vin, criait : 'Dieux propices !' — *pateram uini circumferens 'Dii propitii' clamabat* (60,8). On apprend ce détail après avoir eu une preuve de superstition : les convives de Trimalcion crurent sacré un certain plat, tout d'abord parce qu'il était imprégné de safran. Dans de telles conditions, il est difficile de supposer qu'un convive, tout ivre qu'il soit, puisse se permettre de demander à boire de la patère [25].

Ainsi qu'on a vu, *pataracina* est considéré comme ayant un *i* anaptyctique. Dans le parler des personnages de Pétrone on trouve toute une série de mots, l'anaptyxe desquels pourrait être facilement reconnue par ceux qui parlaient conformément à la norme littéraire [26] : *coricillum* (75,8 Trimalcion) < **corcillum* cf. *corculum*, *gingiliphus* (? 73,4 convives) cf. γιγγλισμός « chatouillement » ou — mieux, peut-être — κιγκλισμός « mouvement des hanches », *poricinum* (48,7 Trimalcion) < *porcinum*, *sciniphes* (98,1 Giton cité par Encolpe) < σκνῖφες de σκνίψ, *sciribilita* (35,4 convives cités par Encolpe ; 66,3, deux fois, Habinnas) < *scriblita*, *staminata* (41,12 Dama) < * *stamnata* de στάμνος [27].

---

[24] Ernout traduit : *Ce fut Dama qui prit la parole après avoir réclamé une plus grande coupe.* Une telle traduction suppose que *pataracina* est considéré comme nominatif singulier dans un ordre ; la ponctuation ne correspond quand même pas à cette interprétation.

[25] Le mot *patera* apparaît encore dans les voeux faits par Encolpe dans la prière qu'il adressait au dieu Priape : *spumabit pateris hornus liquor* (133, 3 v. 16.).

[26] Les commentaires linguistiques concernant ces mots, dans les ouvrages cités de P. Perrochat, d'E. V. Marmorale, de W. Heraeus (*sciniphes* et *sciribilita*). L'hypothèse du κιγκλισμός nous appartient.

[27] Pour la formation, voir aussi *micata* (sc. *potio*) chez W. Heraeus, *Kleine Schriften, op. laud.*, p. 216, 4.

Nous ne mettons pas dans la même catégorie *fericulus* et *fericulum*. Acceptant que *fericulus* (39,4) est à la place de *ferculum*, comme a opiné, pour la première fois, Heinse, on ne peut pas comprendre que Trimalcion soit tantôt mécontent, tantôt content des mets servis, indiqués par *illa cena*, puis par *ille fericulus*. Le contexte nous amène à considérer *fericulus* comme un diminutif de *ferus* et se rapportant au patron de Trimalcion, homme qui avait de l'expérience (*habuit praxim*)[28]. On trouve chez Pétrone, dans le parler des intellectuels, *ferus*, au sens de « non cultivé, grossier » — opposé à *eruditus* — (99,3 *mentes*), « sauvage, inapprivoisable » (108,14 v. 8 *gurgites*) ; *ferus* apparaît en même temps comme substantif, désignant, à l'instar de Virgile, le cheval de Troie (89, v. 12 sq. *titulus fero incisus* [29]). Appliqué à la personne en question, l'ancien maître de Trimalcion, *ferus* pourrait signifier « inapprivoisable, indomptable, intraitable ». Quant au *fericulum*, il apparaît deux fois (68,2 Trimalcion ; 69,7 Encolpe) au manuscrit *H*, à côté de la forme correcte *ferculum*, qui apparaît quatre fois 35,1 ; 39,1 — avant *fericulus* — ; 41,9 Encolpe ; 66,3 Habinnas) [30]. A retenir que dans la narration d'Encolpe, on trouve *fericulum* là où il ne cite pas. Habinnas dit *ferculum* dans la même proposition où il dit *sciribilita* (66,3). Dans le manuscrit *H*, *fericulo* de l'intervention de Trimalcion (68,2) a l'*i* avec le signe de l'expunction. Le passage est très semblable à celui qui précède le paragraphe où existe *fericulus* : *Poteram quidem, inquit, hoc fericulo esse contentus* (68,2) — *Rogo, me putatis illa cena esse contentum* (39,3). Un copiste ou un dicteur, ayant en mémoire ce paragraphe qu'il avait difficilement déchiffré (voir dans la transcription du ms. *H* : *fericulusta mel*), saisi par la similitude, aura cru que, dans l'autre paragraphe aussi, la forme correcte devait avoir un *i* (qu'il a biffé, lui ou un autre, à la revision du texte) ; et cette forme, il l'a utilisée ensuite dans un autre paragraphe, très rapproché (69,7) [31].

Enregistrant la présence pour la première fois de certains mots à voyelle anaptyctique, nous voulons connaître la situation des mots à ancienne anaptyxe. Nous constatons des oscillations : *bubula* (35,3) et *bublum* (44,11 à côté de *oculum*), *uinculum* ou *uincula* (pass.) et *uincla* (102,12), ou directement rien que des formes syncopées : *offla* (56,8.9.58,2), *lardum* (39,11.70,2.76,6). Une telle situation est normale : elle correspond à la tendance de la voyelle de la syllabe posttonique à se syncoper

[28] Anton, *op. laud.*, p. 105, n., croit qu'il s'agit d'Ulysse. Burmann, après avoir pensé au patron de Trimalcion, proposant une autre leçon, pense ensuite à Nestor d'Homère.

[29] L'insolite complément en datif nous amena, il y a quelques ans, à croire que l'archaïsant Eumolpe aurait écrit *ferro*, en fonction d'ablatif instrumental ; il aurait divisé autrement les syllabes, et, par conséquent, n'était pas coupable envers la règle du dernier pied du vers iambique (vd. *Quelques problèmes de la documentation de Pétrone*, dans „Analele Universităţii Bucureşti'', Filologie, 1964, p. 150).

[30] Dans le reste du texte que le manuscrit *H* ne comprend pas, on rencontre *ferculum* au ch. 21, 7 et dans une citation de Fulgence, fr. 9 (= 10 Ern.). Au ch. 36, 2, il se trouvait dans une explication marginale, qui a été insérée dans le texte.

[31] Au ch. 60, 7, le ms. *H* a *periculum*, forme due à la fausse interprétation d'un mot, où l'F cursif ne se distinguait pas suffisamment du P cursif.

dans les conditions où l'accent renforce son caractère déjà à prévalence dynamique. Cette réalité linguistique est bien illustrée dans le Satiricon.

En fonction de ce que nous venons de dire, revoyons l'inventaire des nouvelles anaptyxes offertes par le langage des héros de Pétrone. A une seule exception, les mots en question ont la voyelle anaptyctique avant l'accent [32]. L'exception est constituée par *pataracina*, où l'anaptyxe supposée apparaît après l'accent [33]. Voilà une nouvelle difficulté que nous crée ce mot.

Considérant toutes les observations mentionnées plus haut, nous proposons une autre leçon : *poteracium*. Dama, qui se rend compte seul qu'il est ivre parce qu'il a trop bu, il ne demande plus qu'une „petite coupe". Le mot a l'avantage de ne pas être hybride ; il est le diminutif de ποτήρ, avec le suffixe *-akio-* [34] qui était devenu très productif dans le grec vivant. *Poteracium* est plausible à Rome, où la plupart des termes désignant des vases sont grecs. D'ailleurs, déjà chez Plaute, dans son Stichus [35], on rencontre *poterion*.

La corruption de *poteracium*, mot inconnu aux copistes, se produisit — nous le supposons — à l'occasion de deux transcriptions. A la première transcription, d'après l'archétype à lettres romaines cursives majuscules de Ier siècle, la terminaison -IVM fut interprétée -INA. Les deux barres de V aurait pu être tracées de haut en bas (comme celle de I) à peu près parallèlement et non pas s'unissant en angle. Pour le M, probablement, la première haste a été attachée à l'autre par une ligne inclinée en bas, ainsi qu'on pouvait le confondre à un A à la barre courte tracée obliquement à la base de l'haste de droite [36]. On peut trouver du matériel comparatif dans *C. Inscr. Lat.*, vol. IV, surtout sous le n° 3340. La transcription avec *a* à la place de *o* et *e* (*pataracina*) est due à quelque écriture minuscule où les trois lettres ressemblaient parce qu'elles étaient formées d'un demi-cercle fermé à droite par une barre [37]. Le manuscrit *H*, lui-même, a grâce à cela des corrections (quelques-unes fautives) faites d'après un autre manuscrit ou bien en relisant ce qu'on a écrit : *ipse* dans le texte : *ipso* en marge (38,12), *cataphagae* en texte : *catophagae* en marge (39,9), etc.[38].

On peut avoir la certitude que notre restitution est vraie, seulement si l'on connaît les intentions de l'auteur quant à la section où se trouve le mot *pataracina* = *poteracium*. Pétrone — nous l'avons déjà démontré —

---

[32] Matériel de la même époque étudié par V. Väänänen, *op. laud.*, p. 47 sq.

[33] Un *fericulus* ou *fericulum* = *ferculum* aurait l'accent sur la voyelle anaptyctique même !

[34] Là-dessus voir E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, vol. I, Munich, 1939, p. 471, 7 et 497, 3.

[35] Stichus est un des noms serviles communs à Pétrone et Plaute.

[36] Un cas en quelque sorte inverse est l'interprétation de -ANA comme -NAM ; vd. *Muraena et littera*, dans „Analele Universității București", Filologie, 1967, p. 291.

[37] Cf. *arotillum* = *aretillum*, *orotillo* = *aretillo*, etc., dans *Thes. L. Lat.*, vol. II, col. 573, l. 78 sqq.

[38] La liste, chez St. Gaselee, *op. laud.*, p. 14 sq.

a groupé les détails des divers domaines. Le diminutif *poteracium* apparaît au même endroit que le diminutif, toujours de type grec et toujours du parler populaire, *baliscus* (42,1) [39].

56,6 ibi et acidum inuenies. ‹lacuna›

Nous ne croyons pas qu'entre les paragraphes 6 et 7 il y ait une lacune ; et cela, pour des raisons autres que celle fournie par le manuscrit *H* (le seul à avoir conservé le texte), qui ne présente aucune interruption à cet endroit.

Comme de coutume, Pétrone ne fait pas de descriptions fatigantes ; il se contente de donner un exposé succinct ou seulement de suggérer à l'aide d'un élément quelconque, tout en laissant au lecteur le soin de recomposer la scène dans son ensemble. Du métier d'homme de lettres, Trimalcion passe à ceux d'un degré immédiatement supérieur de difficulté, à savoir celui de médecin et celui de changeur. Sans qu'on nous dise par quelle association d'idées — car on peut sous-entendre le trait commun : le travail dur —, Trimalcion parle, puis, de bœufs et de moutons, *mutae bestiae laboriosissimae*, et d'abeilles, *diuinae bestiae*. En rappelant que ces dernières piquent, notre personnage conclut par un aphorisme devenu banal : *ubicunque dulce est, ibi et acidum inuenies*. Le lecteur du roman sait déjà qu'une pareille réflexion, comme d'ailleurs toutes les vérités que sa qualité d'omniscient lui avait fait énoncer, ne pourrait aller sans quelque louange flatteuse de la part des commensaux. Si, lors de la leçon d'astrologie, on avait fait son éloge et on l'avait comparé, naturellement en sa faveur, à Hipparque et Aratus (40,1), on s'y prendra de même pour vanter maintenant la profondeur de sa pensée ; il pouvait donc être comparé à quelques philosophes, sur lesquels on n'avait également que des connaissances extrêmement vagues, au niveau de l'enseignement élémentaire. Ayant de l'expérience, Trimalcion ne ratait jamais une occasion ; il se hâtait même d'aborder des questions de tout genre, pour étaler son érudition.

Loué pour sa philosophie, il exprime son opinion compétente là-dessus [40]. C'est la phrase d'Encolpe qui nous le laisse entendre : *Iam etiam philosophos de negotio deiciebat, cum pittacia in scypho circumferri coeperunt* (56,7). Cette simple indication du passage de l'exposé sur la philosophie fait par Trimalcion aux *pittacia* qu'on venait d'apporter est suffisante pour nous permettre de reconstituer toute la scène antérieure à celle de la loterie.

Celle-ci non plus, d'ailleurs, n'est présentée en entier, le narrateur invoquant le prétexte : *Sexcenta huiusmodi fuerunt, quae iam exciderunt memoriae meae* (56,10).

---

[39] Avant (41, 6) on trouve un mot avec le même suffixe, *calathiscus*.

[40] Trimalcion se vantera dans son epitaphé que de sa vie il n'a entendu un philosophe.

69,9 Mirabor, inquam, nisi omnia ista de ‹lacuna› facta sunt aut certe de luto.

Dans le manuscrit de Traù on trouve *defacta* et, en marge, *al. defuncta* — ce qui, n'était là le signe de correction, aurait pu être pris pour une interprétation de *defacta* (du verbe *defieri*). Dans l'édition padouane c'est *defricta* (du verbe *defrigere*) qui apparaît. Scheffer envisage plusieurs hypothèses ; certaines d'entre elles sont inspirées par la leçon de l'édition mentionnée : *de fricta* (sc. *re*) ou *de fricto*, une autre lui appartient en entier : *de karta* (= *charta*). Hadrianides interprète l'annotation *defuncta*, « de cadavere », mais il conserve la leçon de l'édition de Padoue. Heinse propose *de cera ficta* (avec référence à *sigillariorum festum*). Sa conjecture permettra à Blümner de reconstituer un *de‹cera› facta*, que Müller adoptera dans son édition. Tout en respectant le manuscrit, Burmann pense à *defarta* ou *deficta* (des participes, donc). Reiske offre la solution *de strunto*. Anton fait imprimer *de eiecto* (expliqué « excremento »). Bücheler supplée *de‹fimo› facta*. Ernout de même analyse *defacta* en deux mots, *de* et *facta*, qu'il sépare par cinq points, présumant l'ensemble *de‹caeno› facta*. Marmorale introduit *farto* entre les deux mots. Brożek propose la leçon *de face facta*[41].

Après que Trimalcion a précisé que tout ce qu'on voit sur le plat est fait de la même matière (le mot est équivoque : *corpus*), Encolpe s'efforce à deviner quelle est cette matière. Nous devons choisir entre quelque chose dont le nom ne figure pas dans le manuscrit et l'argile : *Mirabor nisi omnia ista de ‹ › facta sunt aut certe de luto*. Par conséquent, la première matière à laquelle pense Encolpe est encore moins honorable que l'argile. C'est pour cette raison, probablement, que beaucoup de commentateurs ont pensé à excréments, et, usant de leur expérience paléographique, ont proposé un terme ou l'autre, ayant tous la même signification.

Pour notre part, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. Le fait même que dans le manuscrit c'est *defacta* — en un seul mot — qui apparaît, prouve qu'à l'origine non plus on n'avait fait aucune insertion entre *de* et *facta*. Il s'agit d'une réticence, que les anciens manuscrits n'indiquaient par rien de spécial[42]. Encolpe, se sentant écœuré à la seule vue du nouveau plat, qu'il considère *longe monstrosius*, s'arrête après avoir prononcé le *de*, pour suggérer à Agamemnon, éventuellement aussi par un coup d'œil significatif, la matière à laquelle il pense, sans prononcer son nom, qu'on peut, d'ailleurs, choisir de plusieurs synonymes.

C'est pourquoi nous proposons que, dans une nouvelle édition du texte, la préposition *de* soit suivie de points de suspension.

---

[41] Pour les différentes conjectures, voir les notes des éditions d'Anton, Ernout, Marmorale, Müller. M. Brożek, dans „Latomus", XXIV, 1965, p. 430.

[42] Voir aussi les expressions sans verbe abstractisé : (illa) *nec quid nec quare* (37, 4), *amici de medio* (38, 13), (ego) *manum de tabula* (76, 9), *tu cocococo* (59, 2), *ego et tu sponsiunculam* (58, 8), (ego) *Genio illius gratias* (57, 10), *prasinus primam palmam* (70, 13). La pause n'y est pas indiquée.